

Sa retraite. Avec De Maistre, avec Möhler, avec Goerres, avec Baunard, je crois que l'Eglise en est encore à l'adolescence et qu'elle réserve à nos arrière-petits neveux bien des surprises, à moins que les événements actuels aient valeur de prodromes apocalyptiques.....

De toute façon, ce qui compte au premier chef ce n'est pas le plus ou moins d'originalité que sauvegarderait une Eglise orthodoxe réconciliée, mais le sérieux, la profondeur, le caractère absolu, "totalitaire" de son élan vers la réalisation plénière de l'Unité.

Je me tiens à votre disposition pour tout bavardage ultérieur et vous prie, Monsieur l'Abbé, de croire à mes très respectueux sentiments.

VIII . - AU MEME.

Bruxelles, le 24 avril 1943.

Cher Monsieur l'Abbé,

Puis-je vous assommer une dernière fois, en précisant un des nombreux points abordés dans notre conversation d'avant-hier?

Vous vous rappelâz les trois messes de Noël avec leurs Introït et leurs Evangiles si nettement caractéristiques. A minuit, génération éternelle du Verbe "métaphysique", si j'ose dire, au sein du Père; naissance intratrinitaire : "Dominus dixit ad Me : Filius meus es Tu, Ego hodie genui Te".... A l'aurore, naissance spirituelle comme la première, mais non plus éternelle, du Christ mystique, "illuminant tout homme lorsqu'Il vient en ce monde", du "Christ en nous, gage de gloire" (St. Paul), "indicible soupir caché au fond des âmes" (Imitation) : "Lux fulgebit super nos.... Cette lumière resplendira dans nos coeurs".... Enfin, à la Messe du jour, naissance historique, à la fois physique et temporelle : "Puer natus est nobis, filius datus est nobis...."

Cependant, l'Evangile ~~sur~~<sup>de</sup> la naissance éternelle est lu à la Messe du jour, et celui de la nativité charnelle à celle de minuit, pour bien marquer deux choses : d'abord, que le vrai jour, quant au Royaume, est ce que les hommes tiennent pour nuit (le Père "veille dans le secret"), alors

qu'aux yeux de Dieu la véritable nuit est ce que les hommes considèrent comme le jour; ensuite, que, dans la naissance historique, il faut voir ce qui lui donne sa portée, ce pourquoi ce "fait-divers" commande et englobe l'Histoire : l'éternelle origine du Verbe et Son Esse ad Patrem, de même que, d'ores et déjà, cette génération intradivine, dans l'éternel Maintenant amorce Bethléem.

Cette triple conception du Christ - dont on pourrait tirer, maxima cum reverentia, une triple notion de la Vierge Marie ( ) : Marie, Notre-Dame, Mère de l'Homme-Dieu; la vierge intérieure, l'âme "enceinte" de Dieu" (Clément d'Alexandrie), anima, non pas animus ni mens, la "chambre secrète de la Mère" (Cantique des Cantiques), le "coeur" de l'Évangile (et dans la mystique hindoue la "caverne de Brahma") ; enfin la Vierge éternelle, Épouse et Mère, prototype de l'Église, gloire et rayonnement de la Trinité, fécondité des Trois, l'Arc-en-ciel annonçant paix et réconciliation, Jérusalem d'en haut, Sapeince ~~UNIVERSELLE~~ individuellement manifestée par Marie, sedes Sapientiae, collectivement et cosmiquement par l'Église - cette triple conception du Christ, si nous l'appliquons au vecteur de Jésus-Christ parmi nous, à l'Église qui Le prolonge, Le répand et Le communique ?

L'Église serait donc "invisible" et, même, dans un sens, éternelle? Je reviens ici à ce que je vous disais avant-hier soir : le Verbe contient virtuellement, en récapitulation (St. Paul), en principe, en vivante synthèse, l'inouïe, l'indéfinie richesse d'un monde ordonné fortiter et suaviter, in numero, in pondere et in mensura. Ce monde est donc, avant d'être projeté sur l'écran du réel concret ( ), ce monde est donc en soi, en la pensée de Dieu que le rend possible, "sagesse bariolée" ; ce dernier mot, de St. Paul, rappelle la robe de Joseph et celle du grand-prêtre juif, symbole (suivant Philon, Clément et Origène) du cosmos, du monde parfaitement conçu. L'Église, selon Clément d'Alexandrie, c'est le monde, mais sanctifié, divinisé, tel qu'au "premier jour" Dieu l'a pensé, vu en soi et voulu. Or, la perfection du monde, sa beauté, son harmonie, ce qui en fait un monde, un univers (uni-divers)  
divers)

un cosmos d'ordre et de synergie, ce qui lui donne son existence même comme monde - de sorte qu'il n'est ni maya, ni hétéroclite et vain assemblage, mais un véritable tout - cela résulte d'une vivante unité, organique et immanente, non d'un ordre tout extrinsèque (car cette contrainte ne changerait rien au monde lui-même et ne produirait qu'une essentielle disharmonie), mais d'un ordre embrassé, accepté par le monde, d'un assentiment (non psychologique, mais ontologique d'abord) des créatures à Dieu, et entre elles : omnia in Ipso constant. Tel semble en être le schéma : de la perfection inconsciente, par l'imperfection consciente, à la perfection ~~consciente~~ consciente.

Parlerons-nous de pré-existence? Oui, mais en tant que possibles, ~~en~~ virtualités, et en Dieu. C'est le parallèle dans le prologue de St. Jean, dont je vous ai déjà parlé, car c'est une de mes marottes, entre tout ce qui est et tout ce qui devient, avec l'antique ponctuation, universellement acceptée jusqu'au 14<sup>e</sup> siècle, commentée par tant de Pères, favorisée par St Thomas : "Toutes choses par Lui (le Verbe) sont devenues, et sans Lui rien n'est devenu. Ce qui est devenu en Lui était vie". Toutes choses, donc, par son entremise (dia) ont eu cette vie imparfaite, ce non-être existant qu'est le devenir. Vie précaire et empruntée, que "toutes choses" n'ont pas en elles-mêmes ni par elles-mêmes. Sans Lui, rien ne serait "devenu". Mais en Lui, dans le Verbe, tout ce qui possède gratuitement le devenir ~~en~~<sup>à</sup> son principe, sa vraie vie, non plus imparfaitement et grevée d'hypothèques, mais comme être. Nous savons aussi par l'Evangile que cette vie-là, non reçue et vécue, mais vivante et vivifiante - het levende leven (Ruysbroeck) - le Père la possède en Lui-même et par Lui-même (à son plus haut degré de manifestation, en sa plus profonde réalité, au maximum d'être, cette vie s'appelle l'Esprit-Saint). Et le Père a donné au Fils de l'avoir en Lui, et que nous la recevions du Fils. Je n'ai pas le temps de m'étendre là-dessus et vous en ai d'ailleurs abondamment parlé avant-hier.

La Sagesse de Dieu, "récapitulée" dans le Verbe ( ), est explicitée dans

l'Eglise (2), le surmonde (comme le Verbe est l'ultramonde, l'univers des "intelligibles", mais comme vivante et personnelle unité). Uui, l'Eglise est - j'écris ceci avec prudence, car je sens ces choses mieux que je ne saurais les exprimer - le monde devenu transcendant à lui-même, surnaturalisé. Le verbe, en quelque sorte, est le prémonde; l'Eglise, le postmonde. Le verbe est le principe du monde; l'Eglise en est la plénitude. J'y vois encore l'Eglise céleste d'Augustin, qui la dit géminée de la terrestre et se rencontrant avec elle à la fin des temps: c'est, dit-il encore, "la face illuminée de la lune, alors qu'ici-bas c'est la face enténébrée". C'est l'Eglise-port, dit-il aussi, attendant l'Eglise voyageuse.....

Vous me demandiez si je sépare ces deux Eglises? Non, mais je les distingue. En fait, jusqu'au Jugement, elles sont entremêlées dans le monde comme l'ivraie et le bon grain. Comparaison d'ailleurs claudicante, puisqu'on ferait mieux d'assimiler l'Eglise terrestre au champ ensemencé, et non pas à l'ivraie ! La Réforme débutante n'a voulu connaître que l'Eglise céleste, invisible ici-bas. Certains illuminés orthodoxes - entre autres le Sénateur Lepeukhine ( ) - se sont attachés à cette seule Eglise là. Dans la mesure, dirai-je, où l'unique Eglise réalise les vues divines, où elle réalise la Sagesse dans le monde, où elle fait de ce même monde, l'explicite et manifeste sagesse, où, levain, elle fait monter "toute la pâte", où elle devient en quelque sorte, in nomine Domini, la cause finale du monde, son entéléchie aussi, et la fleur qui doit jaillir de son bourgeon, dans cette mesure la conjonction de la Sagesse et du monde, l'identification parfaite et totale entre celle-ci et celle-là complète, en quelque sorte ad extra la Gloire de Dieu, en constitue le plérôme, opère la symbiose de la Trinité bienheureuse et des créatures invisibles et visibles : et c'est ~~l'Église céleste~~ la l'Ekklesia ep'ouraniois - d'Anges et d'hommes... Cette Eglise céleste se prolonge ici-bas dans la lutte, l'épreuve, au sens grec du terme, l'agonie, l'incessante lutte contre la mort : "Jésus-Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde". Fin, c'est à dire dans le grec

du Nouveau Testament, jusqu'à son parachèvement et son couronnement, jusqu'à ce que toutes les créatures soient "terminées", soit en grec le même mot que "parfaites", perfecta, volontairement "soumises" au Verbe-Sagesse et ce Verbe à Dieu (Verbe identifié dans le Christ aux créatures, jusqu'à devenir non seulement leur modèle, mais leur vie, leur identité spirituelle; que tout cela est beau, inouï, et digne de transporter au-delà des misères présentes !): et le Père sera tout en tous.... Et ce sera justice.

L'Eglise terrestre, manifestation physique de la céleste - le corps et l'âme ? - c'est elle seule que connaît le protestantisme moderne, libéral. Encore ne la connaissent-ils que démembrée, coulée dans le moule des communautés ethniques; c'est aussi, d'ailleurs, que la connaissent aussi les Orthodoxes. On pourrait même dresser le tableau suivant:

1 Eglise invisible et céleste... admise par les Orthodoxes;  
seule admise par les Protestants fidèles à la pensée de Luther.

2 Eglise visible et terrestre... admise par les Orthodoxes;  
seule admise par les Protestants libéraux

Il y manque un troisième élément, auquel je viendrai tout de suite. Je VE vous disais que les Orthodoxes, dont la pensée religieuse est (plus ou ~~MMI~~ moins consciemment) hantée par la nostalgie romano-byzantin, âge d'or de l'Eglise, s'imaginent-ils, ne peuvent concevoir là concevoir que sous cette double forme : ou bien invisible et céleste ; ou, sinon, terrestre. Elle a pour eux, son unité dans les cieux et non sur la terre; principe divin, l'unité ne peut être que céleste. Ici-bas, l'Eglise ne sera donc une que par ce qu'elle a de divin. Parallélisme platonicien du visible et de l'invisible, ignorance totale de l'hylémorphisme, de l'organique....

Or, l'Orthodoxie s'est formée au moment où l'Empire s'identifiait à l'Eglise (comme jadis le peuple juif). L'Empire, le "monde civilisé", c'était le peuple chrétien, l'Eglise. La même ethnie disposait de plusieurs appareils pour exercer diverses fonctions : politique, c'était l'Etat; coercitive, c'était l'armée; religieuse, c'était l'Eglise. D'où l'"épiscopat extérieur" des Empereurs, continué par le Césarépapisme orthodoxe moscovite (et le ~~sum~~ épiscopat des princes protestants). Tout naturellement, l'Eglise

du 4<sup>e</sup> au 9<sup>e</sup> siècle emprunta les institutions et le droit de l'Empire. Au sein de ce monde romano-byzantin, d'ores et déjà unis sur le terrain social et politique, et où régnait, non seulement un seul autocrate, mais plus encore, une seule culture, un seul esprit, une même romanitas. Le besoin d'unité religieuse exprimée, manifestée, ne se faisait pas sentir comme dans l'Europe médiévale si déchirée, si tourmentée par la nostalgie et le criant besoin de l'unité visible et tangible. Aussi, l'Orthodoxie, jusqu'en 1453 (et par après grâce à la notion de "Moscou troisième Rome") n'a pas cessé de concevoir l'Eglise comme l'aspect religieux du peuple chrétien, comme la nation en prières (absence d'ecclésiologie dans la théologie orthodoxe ~~jusqu'en~~ jusqu'en ces dernières années). Ce peuple chrétien avait donc son unité, en tant qu'Eglise, dans les cieux; mais comme peuple, comme société d'hommes, c'était l'unité de l'Empire, de l'Etat. L'Eglise, alors tenue pour absolument coextensive au "monde civilisé", absolument identifiée à la romanitas, n'avait pas besoin en dehors de l'organisation impériale couronnée par l'Autokrater, d'unité physique et visible. Par contre, en Occident, les invasions et le chassé-croisé des invasions barbares apprirent vite aux fidèles à discerner l'Eglise <sup>d'avec</sup> ~~de~~ l'Etat, même comme société humaine. Aussi l'Orthodoxie n'a-t-elle jamais eu l'équivalent du De Civitate Dei, et l'on ne s'étonnera pas qu'à l'Orient l'idée ne soit même jamais venue qu'une ecclésiologie put être nécessaire.

D'où ce nestorianisme ecclésiologique propre à l'Orthodoxie. Car, en matière d'Eglise, les vieilles hérésies ~~christologiques~~ christologiques sévissent aussi, mutatis mutandis. Pour nous, Catholiques, si j'ose ~~oser~~ parler avec tant d'audace, entre l'Eglise éternelle et céleste d'une part, et l'Eglise terrestre et temporelle de l'autre (Messe de Minuit et Messe du jour vient s'insérer (Messe de l'aurore) l'Eglise théandrique, à la fois céleste et terrestre, organisme animé, à la fois forme et matière, à la fois, Corps, vecteur de manifestation, et cependant mystère : Corpus, mais mysticus. Cette notion, ignorée du Protestantisme pur, l'est autant de l'Ortho-

xie. Dans la mesure où on la professe, on est catholique. C'est pourquoi la position moyenne de l'Anglicanisme - moderate High Church, couleur "Quadrilatère de Lamheth" - est plus catholique que l'invertébrisme orthodoxe. Ces trois aspects ou éléments de l'Eglise - on les distingue sans les séparer - constituent en fait une seule réalité : les trois idées de l'Eglise trouvent leur réalisation dans un seul Corps. Tous les échanges s'opèrent en elle, du céleste au terrestre et vice-versa, par le centre/humano-divin, qui manifeste le terrestre au céleste, tout en exprimant le céleste au terrestre. La riche variété d'en-bas, cette poly-chromie dont parle St Paul, c'est récapitulée, transposée en mode unitaire, qu'elle est vue d'en-haut; la mystérieuse unité d'en-haut, c'est incarnée, manifestée en mode empirique et tangible, qu'on l'aperçoit d'en-bas.

Le nombre, la différence, sont créaturels : l'indéfini de la série numérique est un indice d'imperfection. L'unité seule est divine, parce qu'elle se suffit; toute répétition serait tautologie / elle épuise son essence par le fait même qu'elle est. Et j'entends ici l'unité en soi, transnumérique, transcendantale. Dès lors, tout ce qui ressortit à la nature est voué à la division. Or, la pensée orthodoxe, fortement teintée de platonisme et de néoplatonisme, a tendance à voir nature et surnature comme deux mondes parallèles, en correspondance "symbolique" (sun-ballein); alors que l'Occident, enclin au "réalisme modéré" (déjà pour des raisons de tempérament intellectuel), considérant les universaux in rebus plutôt qu'ante res, s'est prononcé pour un sain "physisme" qui tient instinctivement compte de la "loi d'incarnation" (c'est l'hindouiste "loi de Vignou" : l'esprit développant toutes les formes jusqu'à la "transformation", à la sublimation de toute forme, à la divinisation et spiritualisation de toute forme; un anglais dirait : THE the outform form).

En se gardant bien d'exagérer ce qui n'est que nuances et tendances, on pourrait remarquer que cette différence apparaît entre autres dans la conception des sacrements. Pour l'Orient, en effet, il y a moins de substitu-

tion du divin à l'humain, "possession" du naturel par le surnaturel, fonction vitale du Corps mystique - Dieu mangeant et buvant avec les fils des hommes, pareil à l'un d'eux - il y a moins tout cela, dis-je, avec les corollaires que comporte une telle vue : le caractère impératif, déclaratoire, des "formes" sacramentelles : consécration, absolution etc, où pour nous c' est Dieu qui parle : Dieu dans le Christ, le Christ dans l'Eglise, et cela rigoureusement et réellement, sans métaphore - il y a moins cela, dis-je, pour l'Orient, que concomitance, harmonie préétablie : le Prêtre appelle, invoque, supplie, et Dieu, dans sa miséricorde, daigne répondre et suppléer aux déficiences (formule sacramentelle courante, surtout aux Ordinations). Dès lors, pas de transsubstantiation, mais, quiconque reçoit ce Pain et ce Vin mystérieux, qui (nous dit Justin Martyr, témoin de l'Orient) "eucharistiés ne sont plus Pain et Vin vulgaires", reçoit ipso facto, non en eux, mais par eux - ni Trans-ni Consubstantiation ( ) - le Corps et le Sang du Christ glorifié. Prenez les deux liturgies orthodoxes. St. Basile : "Nous tous donc qui participons à un même Pain et à un même Calice (ceci après l'épiclese consécration), unissez-vous dans la participation au même Esprit-Saint, et faites que, communiant ainsi au Corps sacré et au Sang, etc." Il y a donc à la fois, Pain, Calice, quant au physique visible et tangible, mais aussi Corps et Sang quant à l'invisible qui double le visible. Et St. Jean Chrysostome : "Afin qu'ayant part à ces dons sacrés, nous ayons le Christ vivant dans nos cœurs et devenions les Temples de Ton Saint-Esprit".... La fameuse formule orthodoxe : "La Messe romaine fait descendre Dieu parmi les hommes, la Messe orthodoxe élève les hommes auprès de Dieu", exprime un peu de cela, elle aussi. Le vrai mystère eucharistique se réalise, pour l'Orient, plutôt dans les fidèles que dans les espèces. Tout ceci, qui devrait être amplifié (mais qui suis-je pour le faire, pour parler dans l'Eglise?), n'est ici qu'à titre d'indication et d'allusion symptomatique



On comprend que le mystère ou sacrement de l'Eglise elle-même soit vu et ressenti de la même façon. Alors que, pour nous Catholiques, il y a dans l'Eglise un élément proprement médiateur et théandrique, où le nombre créaturel "se consomme dans l'unité" ; où l'unité divine, supra expérimentale, métémpirique, se communique aux hommes. Dans la mesure où j'ose parler de "ma" théologie, elle part toute entière de l'unité pour revenir à l'unité.

Parce que divine, contraire à la loi du monde créé comme nous le connaissons - où chaque être ne se maintient dans ce qu'il a d'existence, en un univers où la somme totale d'être est finie, qu'aux dépens d'une ~~autre~~ autre créature, de sorte que la règle en est la dispensation, la séparation, l'égoïsme et l'égotropie - parce que divine, l'unité n'est pas normalement dans les hommes. Ils en ont, depuis l'Eden, la nostalgie, parce qu'elle seule met fin aux conflits et procure la paix; mais abêtis et pervertis par la Chute, ils ne trouvent que des caricatures de paix grâce à des parodies<sup>d</sup> d'unité. La paix qui n'est pas de ce monde nous viendra cependant de l'unité qui ne l'est pas d'avantage. Il est dès lors évident, tout "naturel" (dans tout le sens du mot), que cette unité là soit niée, moquée, persécutée. De par son existence même, elle est une insulte aux caricatures d'unité auxquelles l'homme est si fier d'imposer sa marque. Dans la mesure où l'homme est pécheur (moins pécheur comme individu commettant de nombreuses transgressions, que pécheur comme espèce à péché d'espèce : distinction paulinienne), dans cette mesure où il hait, il doit haïr, il ne peut pas ne pas haïr cette unité-là, transhumaine, parce qu'elle le nie, lui, ses prétentions, son être séparé : cette unité, c'est, pour le vieil homme, la mort.

Cette unité, le platonisme orthodoxe la situe entièrement dans l'autre monde; Non par asservissement aux pouvoirs terrestres; cet assujettissement n'est que la conséquence d'une conception philosophique et théolo-

gique, dualiste, où l'hylémorphisme manque absolument. Ce platonisme se réfère au ch. 17 de St. Jean et aux autres passages de même ordre. Pour lui comme pour nous, le mystère de l'Eglise est celui de sa déconcertante, sur-humaine, surnaturelle unité. Il n'est pas normal, pas "naturel", que nous, "qui sommes plusieurs, ne constituions cependant qu'un seul Corps".

L'unité de ce Corps est, pour l'Orthodoxie, cachée ici-bas, inexistante sur la terre, d'ores et déjà "dans les cieux", et là serait le mystère ( ). Mais cette invisibilité de ce qui serait purement divin, est-ce un mystère? Le mystère n'est-ce/ pas, pour le Christ et pour l'Apôtre, ce qui, paradoxal, fait hurler le "bon sens" naturel? Mystère de l'Incarnation, de la Croix, de la Rédemption, de la Résurrection : chaque fois, la surnature bafoue les respectables prévisions logiques de la nature !

Le mystère est, pour nous, précisément ici-bas dans la valeur divine d'un fait humain; nous ne le concevons pas, comme nos frères orthodoxes, à la manière de la Gaverne de Platon . Quant au Protestantisme moderne, il n'y a pour lui aucun mystère : omnia patent.... Le monde est tel qu'il apparaît et l'Eglise se définit d'après les plus bourgeoises et les plus plates notions d'arithmétique démocratique. Il n'y a plus d'Eglise, à vrai dire, mais des gens qui se réunissent pour chanter, "Chef auguste de mon Sauveur" - encore que le splendide cantique de Vinet soit trop traditionnel aux goûts des Libéraux.

En fait tout tient ou tombe avec la notion juste et plénière de l'Incarnation. Tout, dans l'homme et les hommes, renie l'unité. Entre parenthèses, j'entends par unité : non pas l'apparente, superficielle, factice, conventionnelle et adventice conjonction née de l'opportunisme ou du besoin; ni même cet unisson, cette entente morale, cette union fraternelle admise par les Orthodoxes (qui vont du nombre à l'unisson, à la convergence), union que signifient ~~xxxx~~ et notifient le même Crédo, le même Baptême, la même foi au même Dieu et au même Kyrios; - mais cette unité qui rend possible la série des nombres tout en la transcendant, et, au delà même des nombres

et de toute quantité, la "multitude" au sens thomiste; cette unité incom-  
 mensurable à la convergence, qui descend vers le multiple au lieu de remon-  
 ter de lui, cette unité transcendantale qui contient éminemment et virtu-  
 ellement le nombre, sans être cependant le premier des nombres : l'unité  
 métaphysique, surnaturelle, divine, l'unité propre et identique à l'Ipsum  
Esse.

Elle est au multiple ce qu'est à l'Univers le Créateur : sans elle  
 rien n'existe. En elle, tout a une possibilité ad infinitum. D'elle on  
 peut dire : IN Ipsa, omnia constant. Le mystère c'est que cette unité-là,  
 unique en son genre, alors qu'immanquablement tout le créé l'abhorre en la  
 désirant ( ) - parce qu'elle signifie: renoncer à la vie du multiple, la  
 "mort du grain" pour la "vie du pain" (rappelez-vous la fameuse prière MEM  
 pour la Didachê) - cette unité-là, cependant, l'Eglise a mission de la signi-  
 fier au monde, de la faire éclater en elle-même à ses yeux, sous les espè-  
 ces du créé. Et comme entre le Christ de minuit et Celui du jour, s'insère  
 Celui de l'aurore, ainsi l'Eglise est à la fois céleste, humaine et théân-  
 drique. Ce dernier élément échappe à l'Orthodoxie pure et au Protestan-  
 tisme pur, tant luthéro-calviniste que libéro-moderne. Ne nous y trompons  
 pas : en dernière instance l'Anglicanisme et le "catholicisme non-romain"  
 eux-mêmes, sauf exemptions individuelles, partent du nombre, de ses droits,  
 de ses positions acquises, pour tenter une synthèse compatible avec tout  
 cela, qui reste essentiel à ses yeux. Nous, non. Nous voyons que l'Unité, qui  
 est aussi le germe, le plasma grâce auquel continue la vie, compte d'abord  
 et avant tout; tout le reste lui est ontologiquement ordonné.

Dans l'Eglise terrestre, pour l'Eglise terrestre, avec des moyens adé-  
 quats à l'aperception de l'Eglise terrestre, l'organe d'unité ré-  
 vèle la vie, la nature céleste que l'Eglise recèle et qu'elle est ( ), mais  
 à son insu et sans pouvoir dégager cet élément divin, sans le "discerner"  
 (comme écrit Paul aux Corinthiens) à travers le tissu d'erreurs et de pé-  
 chés, à travers l'"humain, trop humain".....

A l'Eglise céleste, pour elle et de la seule manière tangible et physique qui puisse compter à ses yeux, l'organe d'unité manifeste ce qu'il y a en elle d'humain, de créé, d'encore appartenant à l'espèce. Autrement dit, la Communion des Saints a pour pivot cet organe, et aux yeux que n'éclaire point la foi, on voit une institution comme une autre, parfois pire, "basse, vile, ignoble", écrivait St Paul (I Cor. 7 I:27-28). Mais cette institution a pour but d'étendre au loin ses tentacules et de dévorer le multiple, de se l'assimiler, d'en opérer la mystérieuse transsubstantiation à l'unité. Ainsi, "ceux qui sont plusieurs deviennent un seul Corps". Et c'est précisément parce que, en vertu de l'instinctive et infrangible "loi d'incarnation", l'Eglise réalise chez tous ses membres la participation au mystère d'unité, en le leur notifiant et en les faisant se le notifier les uns aux autres par la Fraction du ~~Pain~~ Pain ( ), c'est pour cela que l'Eucharistie est, comme dit St Thomas, le "Sacrement de l'unité de l'Eglise toute entière". On comprend aussi, dès lors, que le signe eucharistique, effectué hors de toute communion avec l'organe d'unité, soit énérvé et comme vidé de sa res sacramenti. St Irénée l'avait deviné il y a 1750 ans : " Que nul ne rompe le Pain endehors de la maison de l'Agneau! "

L'institution qui exprime et manifeste à ceux d'en-bas l'unité qui vient d'en-haut, et sa vie d'en-haut elle aussi (Jean, 3:7), et à ceux d'en-haut la secrète divinité "quand même" de ceux d'en-bas, c'est en elle et par elle que la foule des fidèles, à travers l'espace et le temps, se présente, non métaphoriquement, mais réellement, physiquement, donc totalement, comme il convient à une religion professant "la résurrection de la chair", comme UNE (Actes, 4 : 32), non comme un composé, mais comme simple, comme une unité d'un ordre transcendant à l'ordre naturel, humain. Ainsi, la foule des fidèles est-elle broyée en pulpe pour former un seul pain - parfois avec tout ce qu'implique le fait d'être broyé - ainsi est-elle rendue capable d'être le Corps du Christ, demeure unique de Dieu "en esprit", c'est à dire au delà du niveau d'un état d'être où le multiple est la loi.

De même, l'Eglise céleste, décrite au chap. 12 de l'Épître aux Hébreux, "l'immense nuée de témoins", l'organe d'unité lui manifeste son unité vraie, profonde, avec la poussière d'en-bas, mais aussi la révèle d'elle-même à ceux d'en-bas en leur disant : Vivez dans cette unité, et vous serez parfaits, consummati in unum. Vivez en cette unité, et, le Christ l'a dit, ipso facto, vous serez en Lui, Il sera en vous; et le Christ, c'est aussi la présence du Père et de l'Esprit. Avoir le Christ, aimer le Christ, être avec le Christ une seule vigne, c'est, suivant Son testament suprême, d'abors et essentiellement, trouver sa consommation, ce pourquoi l'on fut créé et racheté, dans cette unité. Et cette unité, que nous seuls Catholiques professons - hê huperekhousa panta noun, dirait St Paul - donnera pour fleur la paix qui dépasse elle aussi toute cogitation.

A l'Orthodoxie comme à toute forme de Protestantisme et de Catholicisme "synthétique", d'Ersatz-Katholisismus, cette notion de l'Eglise théandrique manque absolument. Quelques-uns l'ont, mais par contagion "romaine". Tout ceci, je le souligne, pour le cas où vous n'y retrouveriez pas la solide ~~charpente~~ ~~scoutisme~~ continuité de la charpente scolastique, n'est pas le fruit du raisonnement, l'aboutissement d'une recherche, mais d'une expérience. J'entends par là que la piété proprement ecclésiale, celle qui adore et prie dans l'Eglise, avec l'Eglise et par l'Eglise, celle qui aime Dieu dans le Christ aime le Christ dans l'Eglise, cette piété, dis-je, débouche sur une certaine intuition et contemplation, où il lui suffit de regarder et de voir. C'est une cause d'émerveillement pour moi, et de plus en plus grand, que ces perspectives inouïes - où, plus on découvre, et plus on voit qu'il reste bien plus à découvrir - ces réels abîmes de la théologie, patristique et scolastique, ont leur origine toute bonne et simple dans les obiter dicta de l'Évangile. Mais, de même, le fait de vivre, d'être là, suffit à l'Eglise pour susciter chez ceux qui l'aiment une inexhaustible fécondité, une capacité de voir, de savourer, de rendre grâces, que rien n'épuise, mais que l'intelligence discursive n'arrive pas à traduire

adéquatement en concepts. D'où souvent, et inévitablement, le recours aux images, plus expressives.....

Assez pour aujourd'hui. Veuillez croire, cher Monsieur l'Abbé, à mes sentiments respectueusement et fraternellement dévoués dans les Saints Coeurs de Jésus et Marie.

---